

étaient bien posés, bien groupés, bien dessinés. Leur physionomie était merveilleusement rendue ; on les détestait rien qu'à les voir. Autant on aimait Job, malgré sa laideur et sa pauvreté ; autant on les haïssait, malgré leur élégance et leur richesse.

—C'est parfait, m'écriai-je, en me retournant vers M. B....

—N'est-ce pas ? me répondit-il en hochant la tête avec fierté.

Je ne comprenais point encore où il voulait en venir. Je réfléchis un moment et je repris la parole :

« Dites-moi, monsieur, est-ce l'ouvrage du second de vos amis, ou bien est-ce l'emblème de sa conduite ? »

—C'est son ouvrage, monsieur, son propre ouvrage.

—Ce doit être un peintre en grande réputation.

—Bah ! la réputation, il se moque bien de la réputation, lui....Gloire, célébrité, fortune, il a tout foulé aux pieds !...Ce n'est point un homme ordinaire, voyez-vous, il s'est nourri pour ainsi dire de douleurs et de sacrifices, il a grandi dans le malheur ; c'est un chrétien rare, étonnant, admirable, sublime ! tranchons le mot, c'est un saint !

—Vous êtes très-lié avec lui ?

—Je l'étais intimement ; c'était bien l'amitié la plus vraie, la plus sincère, la plus pure ; eh bien, monsieur, jamais amitié peut-être n'a causé plus de peine et plus de chagrin. J'ai senti toutes ses privations, moi ! j'ai éprouvé toutes ses inquiétudes ; j'ai souffert de toutes ses douleurs....Mais qu'est-ce que je vous dis là ? vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez pas me comprendre, il faudrait que je vous racontasse son histoire.

—Racontez, je vous en prie ; racontez.

—Je la raconterais trop mal.

—N'importe.

—Je suis tout hors de moi quand je me la rappelle, l'émotion s'en mêle, je m'attendris et je divague.

—N'importe ! n'importe !

—Attendez."

M. B... se leva et ouvrit son secrétaire.

« Je ne puis vous la raconter, poursuivit-il, mais je puis vous la faire lire. »

Et il me remit entre les mains une liasse de

papiers sur laquelle le nom de STEPHANE était écrit en gros caractère.

J'y trouvai toute la correspondance de son ami. Les lettres étaient numérotées et rangées suivant leurs dates ; je les lus avec avidité, et elles m'intéressèrent si vivement que je demandai la permission de les transcrire.

Je n'avais point alors l'intention de les publier, bien que M. B... me laissât là-dessus liberté pleine et entière ; je les prenais, pour moi, et elles seraient restées éternellement dans mon album sans une discussion que j'entendis dans un salon.

C'était à propos du procès d'un artiste devenu assassin par jalousie et par passion. On prétendit que par le temps qui court, un artiste qui voulait réussir ne pouvait être vertueux ni chrétien : on en donnait pour raison qu'il lui fallait une liberté, une indépendance entière, une imagination ardente, indomptée pour ainsi dire, et que la religion et la vertu rétrécissaient les idées et enchaînaient le talent. Je haussai les épaules de pitié, et en rentrant chez moi, je cherchai mon album, j'en détachai les feuilles qui contenaient la correspondance de Stéphane, et je les portai au libraire.

P. S. C'est une histoire toute simple, tout unie, perdue dans les longueurs inévitables d'une correspondance ; ceux qui n'aiment que les choses extraordinaires, les intrigues et les péripéties, ceux-là feront bien de fermer ce pamphlet ; je leur avoue franchement qu'il n'est point fait pour eux.

LETTRE I.

En vérité, mon cher Paul, voilà huit jours qui m'ont paru d'une longueur interminable. C'est une triste chose que la séparation ! les adieux, et puis le départ, et puis l'absence, tout cela ressemble à la mort ! Dès que tu m'eus quitté, je me trouvai inquiet, embarrassé, solitaire ; il me manquait quelque chose ; j'étais comme un vieillard sans bâton, comme un petit enfant qui n'a plus sa bonne. Je murmurai après les affaires qui t'appelaient là-bas, après cette grosse vilaine diligence qui t'y transportait, et après cet imbécile de conducteur qui, par ses joyeuses fanfarses, semblait insulter à notre malheur. Hélas ! à quoi servaient ces mur-